

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

Olivier Weber

**Massoud,  
le rebelle assassiné**

© Éditions de l'Aube, 2021  
[www.editionsdelaub.com](http://www.editionsdelaub.com)

ISBN 978-2-8159-4514-1

*éditions de l'aube*

« Et l'honneur aux grands cœurs  
est plus cher que la vie. »

CORNEILLE

« Je ne cours pas après la vie, je  
l'empoigne et la suce jusqu'au  
sang.

J'empoigne cette vipère et lui  
écrase la tête pour en extirper le  
venin.

Et je bouffe le reste tout cru. »

ABDELLATIF LAÂBI

« Nous crevons d'être sans  
légende, sans mystère, sans  
grandeur. »

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Vingt ans après, sa mort hante encore les esprits. Sa disparition ternit le sort de la contrée. Son visage s'ancre dans l'Histoire et sa posture marque les démocrates ainsi que les partisans de la liberté, non seulement en Afghanistan mais, dans tout l'Orient. Le commandant Massoud mort et enterré est devenu une icône du combat pour la liberté. On a feint de ne pas le comprendre, on a ignoré ses requêtes, non en espèces sonnantes et trébuchantes mais en armes, son appel à l'aide.

L'Occident n'a pas su l'écouter.

Vingt ans plus tard, le même appel retentit.

Assassiné le dimanche 9 septembre 2001, le Lion du Panjshir avait pourtant averti les nations du danger de l'islamisme radical. Il avait ferrailé des années durant pour contrer les fondamentalistes et les talibans, ces militants fanatiques surgis des écoles coraniques ou des camps d'entraînement pakistanais et autres turbans noirs qui

tentaient de saper l'Afghanistan, cimetière des empires. Le royaume de l'insolence peu à peu est devenu un double creuset, celui d'une lutte pour la liberté et celui de l'obscurantisme. Les deux courants s'affrontaient à quelques encablures.

Et la vallée du Panjshir symbolisait, symbolise encore, ce bastion de résistance.

Vingt après sa mort, la figure de Massoud nous interpelle toujours. Celle du héros solitaire, certes, celle du prince-combattant qui a bouté dehors un voire deux empires, mais aussi celle du visionnaire. Celle du maquisard démocrate s'évertuant à lutter contre la gangrène, l'ennemi de l'intérieur qui détourne les principes bienveillants du Livre, quel qu'il soit, et qui ronge désormais une partie du monde et de l'Occident. Celle de l'homme qui manque cruellement à notre époque.

Longtemps, Massoud, surnommé Amer Saheb par ses partisans, le « chef-seigneur », a été représenté en simple tacticien ou en figure de proue d'une ethnie, les Tadjiks, ou encore en général d'armée. Comme si l'on ne voulait voir en lui qu'un chef martial, impliqué à l'instar d'autres seigneurs de la guerre dans un conflit sans terme aux confins de

trois anciens empires – britannique, celui des Indes, russe et iranien –, voire, par romantisme, un enragé des batailles qui ne devait sa survie qu'à l'art de la fugue. Le combat de Massoud, ce contemporain capital, a supplanté en fait les clivages. Son engagement pour le Panjshir, sanctuaire inviolé, et pour son pays figurait *aussi* son combat pour un monde meilleur, débarrassé de ses obscurantismes, et donc pour notre destin.

Or son message demeure intact, même si la récupération de son image a commencé le jour de son enterrement, même si la production du mythe s'est drastiquement amplifiée le jour des funérailles, avec un héros romanesque plus utile, surtout pour ses ennemis, mort que vivant.

Son message d'un islam des Lumières, celui d'un laboratoire des droits humains dans sa haute vallée, qui ne demandait qu'à être imité, ailleurs en Asie centrale et par-delà les routes de la soie, par-delà les frontières.

Son message d'un absolu de foi, au sens de Malraux constatant « l'affaiblissement du divin », contre la pureté normative et son corollaire, l'obscurantisme.

Celui d'un éloge de la révolte.

Celui de la tolérance, à la fois religieuse, politique et ethnique, contre le fanatisme.

Celui d'une fabrique de la démocratie qui s'opposerait à la fabrique du terrorisme en vigueur là-bas et désormais ailleurs dans le monde.

L'ambiguïté de cette figure du héros depuis 2001 m'a ainsi toujours interpellé. À croire que l'on s'était trompé sur le *moudjahid*, le « combattant ». À croire qu'on l'avait réduit à la posture du soldat, fût-il investi de quelque mission politique. Massoud demeurerait l'Afghan.

Pour avoir voyagé en Afghanistan depuis plus de vingt ans pour mes livres, pour des reportages et des missions humanitaires, dans les maquis de toutes sortes, dans les hameaux perdus et les grandes villes, clandestinement ou officiellement, cette question m'a taraudé dès le jour de son enterrement, auquel j'assistais le 15 septembre 2001 aux côtés du professeur Burhanuddin Rabbani, président de la République afghane qui serait lui-même assassiné exactement dix ans plus tard, du fils de Massoud, Ahmad, d'une amie afghane, la courageuse chirurgienne Nilab Mobarez, militante de la cause des femmes, aujourd'hui directrice du Croissant-Rouge, et de dix mille partisans, en armes et en pleurs.

Et si l'on avait mal perçu la pensée du combattant de la liberté ?

Ou, du moins, si l'on avait oublié l'essentiel de son discours ?

Ce livre est né d'une réflexion sur sa tombe, vingt ans plus tôt.

De ce qu'il m'avait confié aussi, dans le Panjshir ou à Kaboul, dans les maquis ou lors de rares moments de quiétude.